Je viens d'arriver à Nice. Le voyage a été plus long que prévu. Presque cinq heures depuis Lyon où j'ai embarqué dans cet Intercités qui roulait si lentement que l'ennui m'a sauté à la gorge. Je dis « ennui », mais ce n'est pas le bon mot. Depuis que Livio a disparu, c'est comme si j'étais prise dans un étau. Respirer devient impossible.

J'ai voulu bouger, ne pas passer le mois d'août dans la cité, avec le bruit des scooters qui me vrille le cerveau, et l'odeur de plus en plus écœurante des cages d'escalier. Il m'a fallu m'éloigner pour apprendre à vivre avec l'absence de Livio. Pour imaginer quelque chose de nouveau.

Je savais que cette histoire me conduirait à Nice. C'est logique, je vais vous expliquer. Et comme l'enquête de la police semble piétiner,

je me suis dit que j'allais mener ma propre enquête, parce que je sais un tas de choses que Livio m'a confiées, et que j'ai comme une intuition.

Mais je dois commencer par le commencement. Je dois me rendre sur la tombe de Magnus Hirschfeld, ce médecin allemand par qui tout est arrivé. C'est de cet homme hors du commun que Livio avait parlé ce vendredi de février en plein cours d'histoire, et des premiers autodafés nazis, ces livres que les fascistes avaient jetés au feu. C'était ça le sujet de l'exposé qu'il avait fait ce matin-là, et qui a tout déclenché. Les autodafés, et puis d'autres trucs tout aussi… brûlants, et plutôt imprévus, que je vais essayer de raconter.

Magnus Hirschfeld, nul n'en avait entendu parler avant que Livio mette les pieds sur l'estrade, peut-être pas même Mme Martel, la prof d'histoire. Magnus Hirschfeld – retenez bien ce nom – était au cœur du drame, personne n'avait vu venir la chose. On était en plein chapitre sur la montée du nazisme ; ça commençait à nous saouler, pour être honnête, et puis, hop, Livio avait trouvé un

épisode à nous livrer, pour nous sensibiliser, qui nous avait fascinés, ça c'est sûr, on n'est pas près d'oublier. On était sortis de notre torpeur quand on avait compris quel avait été le combat de ce médecin avant-gardiste, et, forcément, ça n'avait pas plu à tout le monde.

C'est ma mère qui appelle. Je ne réponds pas, c'est pas le moment. Je lui en veux de ne plus parler de Livio. Depuis quelques semaines, elle fait comme si c'était une chose réglée. Elle fait comme si elle admettait qu'il ne reviendrait pas. Comme si c'était terminé, foutu. Au lieu de me parler de Livio, elle me dit qu'elle a dormi dans un refuge à 2 500 mètres d'altitude. C'est vrai que, depuis le départ de mon père, elle ne sait pas comment occuper son temps. Elle a rejoint une amie dans les Alpes, et elle s'est découvert une prétendue passion pour la randonnée. Plutôt suspect. Elle est soi-disant euphorique à l'idée de parcourir des sentiers, qu'elle repère sur une carte IGN, de grimper des pentes bien raides et d'observer des marmottes à la jumelle. Merde, quoi. Je ne crois pas un mot de son excitation

quand elle veut me raconter. Elle s'est acheté des chaussures de marche et un sac à dos. Tout cela sonne tellement faux.

Elle élude, ça me sidère. Comme l'ont fait les autres au lycée, qui n'ont pas posé tellement de questions après la disparition de Livio. Ils ont fini par passer le bac le plus normalement du monde. Ils se sont présentés aux épreuves avec une boule dans le ventre. Cette peur semblait avoir remplacé toutes les autres. Passer le bac, quelle importance après ce qu'on avait vécu.

J'ai cherché un travail pour financer mon voyage sur la Côte d'Azur. Même l'Intercités coûte une fortune. Ma mère m'avait pistonnée pour remplacer la réceptionniste du cabinet médical, mais ils m'ont trouvée trop jeune. J'ai fini par trouver un poste de serveuse dans une pizzeria en ville, grâce à Marion qui est la nièce du patron. Je devais courir après le dernier autobus pour rentrer chaque soir juste après minuit. C'était du sport. Et puis ma mère était trop inquiète. Cet argent que je gagnais risquait de me donner des idées, et

pas mal de liberté. J'étais fière aussi, d'avoir tenu, j'aurais aimé pouvoir le dire à Livio. C'est comme si j'avais trouvé la force de travailler pour lui, pour lui prouver encore quelque chose.

J'avais l'impression que moi seule me cognais à la réalité : l'absence de Livio à mes côtés pour la première fois depuis toutes ces années. Ce bac qu'on avait préparé ensemble, chaque fin d'après-midi dans ma chambre, en attendant que ma mère rentre de sa tournée d'infirmière, je n'avais pas imaginé que j'allais m'y rendre sans lui, sans qu'il fredonne près de moi, sans qu'il s'agite, avec sa mèche qui lui tombait sur les yeux. Je n'avais pas imaginé que le bac, je le décrocherais seule. On s'était fait cette promesse pourtant : les deux ou rien. Pour nous, c'était évident. On avancerait ensemble ou pas. Quel gâchis !

Heureusement, je voyais souvent David et Marion, qui s'en étaient voulu de n'avoir pas pu empêcher ce qui était arrivé. Ils s'étaient même sentis coupables au début. Faut dire qu'on n'avait pas su défendre Livio, on n'avait pas su stopper